

Patricia Dahan

Sexe et genre, quelle différence * ?

L'histoire des civilisations montre que dans toutes les sociétés la sexualité est perçue selon un mode de fonctionnement qui est codé socialement. Les anthropologues s'accordent pour dire que toutes les sociétés incluent dans leur fonctionnement des normes. Mais ces normes varient selon les civilisations et les époques, elles peuvent n'admettre qu'une répartition binaire homme/femme ou admettre que le genre ne se limite pas à cette opposition binaire et célébrer des mariages homosexuels. Il y a même dans certaines civilisations la reconnaissance d'un troisième genre (ni homme, ni femme).

La psychanalyse a une approche qui se démarque de toute référence à un ordre social quel qu'il soit. Pour la psychanalyse il n'existe aucune norme en ce qui concerne l'appartenance à un genre quel que soit le sexe anatomique de la personne. Pour Freud comme pour Lacan, dans l'inconscient il n'est représenté qu'un seul sexe, le sexe masculin. Lacan parle d'un seul signifiant par rapport auquel les deux sexes doivent se situer, c'est le phallus. Dans la référence à l'inconscient on ne parle pas d'identité sexuelle. La psychanalyse n'aborde pas la problématique de la sexualité par le biais de l'identité, elle interroge plutôt l'énigme que représente pour le sujet son rapport au sexe.

Dans une conférence intitulée « Signe des temps : du genre au sexe », le sociologue Éric Fassin affirmait : « C'est un fait d'époque si le point d'exclamation (Homme, femme, quelle différence !) cède la place au point d'interrogation (Homme, femme, quelle différence ?), ce qui allait de soit n'a plus rien d'une évidence ¹. »

La représentation des corps à travers l'histoire

Fait d'époque en effet, la différence des sexes n'a pas toujours été reconnue comme telle malgré ce qui se perçoit de la différence anatomique.

Pour comprendre la question du genre et les débats qu'elle suscite, nous pouvons prendre le temps de nous reporter à l'important travail réalisé par l'historien Thomas Laqueur dans son livre *La Fabrique du sexe*.

Cet auteur s'est intéressé à la représentation des corps à travers l'histoire. Il explique que pendant longtemps on considérait qu'il n'y avait qu'un sexe anatomique, les organes génitaux étant placés, selon les cas, à l'intérieur ou à l'extérieur du corps, le genre étant ce qui différençait les hommes des femmes à partir d'un sexe commun. Thomas Laqueur montre combien, malgré les différences anatomiques, le corps féminin était montré comme une copie du corps masculin à laquelle il manquait une certaine perfection. Selon les travaux de cet historien, depuis l'Antiquité jusqu'à la fin du xvii^e siècle, l'idée dominante était celle de deux genres qui ne correspondent qu'à un seul sexe.

Du temps de Galien (médecin grec de l'Antiquité), les parties génitales chez la femme étaient considérées comme inverties, c'est-à-dire que les parties génitales de la femme seraient les mêmes que celles de l'homme mais à un autre emplacement, situées à l'intérieur. Dans cette description, la femme était considérée comme moins parfaite que l'homme ². Un seul sexe mais la référence au sexe est celle du sexe masculin, le sexe féminin en étant une variante.

Selon Aristote « étaient indubitablement des faits, des vérités – “naturelles” » que les femmes soient passives, les hommes actifs et que « les mâles apportent la forme à la génération et les femelles la matière ». Tandis que les formes anatomiques qui font la différence des sexes « n'étaient pour Aristote qu'observations contingentes ³. »

Le travail de Thomas Laqueur dans *La Fabrique du sexe* nous intéresse parce qu'il permet de voir comment s'est construit dans l'histoire le concept de différence des sexes après que, pendant une longue période, l'idée d'un sexe unique dominait. « Dans le monde du sexe unique [...] être homme ou femme, c'était tenir un rang social, une place dans la société, assumer un rôle culturel, non pas *être* organiquement l'un ou l'autre des deux sexes incommensurables. Autrement dit avant le xvii^e siècle, le sexe était encore une catégorie sociologique et non ontologique ⁴ », écrit Thomas Laqueur.

C'est donc seulement à partir du xvii^e siècle qu'apparaît comme évidente la distinction anatomique entre homme et femme, qui depuis lors est considérée comme irréfutable. C'est ce sur quoi se sont construites des normes concernant le sexe et la sexualité.

Laqueur souligne aussi que si Aristote s'intéressait à la sexualité des hommes et des femmes, il ne faisait aucune distinction de sexe chez les

esclaves, leur identité sexuelle n'ayant pour lui aucune importance. « Autrement dit, pour Aristote, les esclaves n'ont pas de sexe parce que leur genre est politiquement insignifiant ⁵ » dit encore Thomas Laqueur. D'où le caractère politique de la question du genre.

Le genre, une question politique

Dans nos sociétés, la question du genre apparaît à propos des inégalités entre hommes et femmes et à propos du clivage entre les tenants du mariage pour tous et ceux qui s'y opposent. Petit à petit la société évolue en intégrant dans ses codes des principes qui dépassent le rapport binaire homme/femme.

Aux États-Unis, que ce soit l'élection dans l'État de Virginie d'une femme officiellement déclarée comme transgenre ou le combat d'un chirurgien dans un hôpital d'une petite ville de l'Idaho afin de réaliser des opérations pour changer le sexe des personnes qui le demandent, ces faits d'actualité dénotent un important changement des mentalités qui fait bouger les codes sociaux. Le titre en première page du *Washington Post* annonce que ce chirurgien a dû faire face à une bataille difficile. Bataille qu'il a fini par gagner.

Les débats en cours sur la question du genre en font un sujet d'étude qui mérite d'être approfondi. Un article dans *Le Monde* annonce que pour cette rentrée scolaire cinq universités ont inauguré un master d'études sur le genre, dans une approche pluridisciplinaire. Dans ces masters on étudie les rapports entre les sexes et la façon dont se sont construites dans l'histoire les représentations du féminin et du masculin.

Dès le milieu du ^{xx}e siècle, les études de genre ont bousculé l'idée de la détermination purement anatomique des sexes. On constate que le sexe biologique ne détermine pas l'identité sexuée et sexuelle. On peut dire alors que le « sexe » renvoie à la dimension anatomique et biologique tandis que le « genre » renvoie à la construction sociale du sexe.

Ce qui dans le sens commun semblait être admis comme une évidence a été questionné par les études de genre, qui ont montré que la différence des sexes, bien qu'inscrite dans l'anatomie, est une production culturelle et non un fait de nature. Ces études soulignent que la différence des sexes, l'assignation à l'une ou l'autre des appartenances sexuées, s'accompagne de stéréotypes.

Édouard Louis dans son roman autobiographique *En finir avec Eddy Bellegueule* montre bien l'importance de ces stéréotypes, auxquels il ne correspond pas, dans l'environnement dans lequel il vit. La seule solution

pour lui est de fuir son village et c'est ce qu'il finira par faire à partir du moment où il entre au lycée, un lycée avec une option théâtre. En attendant, pour être accepté dans son village et ne pas pâtir des moqueries et des injures, il faut être un *dur* et avoir une petite amie. « J'avais échoué avec Sabrina dans ma lutte entre ma volonté de devenir un dur et cette volonté du corps qui me poussait vers les hommes, c'est-à-dire contre ma famille, contre le village tout entier. Pourtant je ne voulais pas abandonner et continuais à me répéter cette phrase obsédante, *Aujourd'hui je serai un dur*. Mon échec avec Sabrina me poussait à accentuer mes efforts. Je prenais garde à rendre ma voix plus grave, toujours plus grave ⁶. »

Si le genre n'est pas donné par la nature, si c'est une construction sociale, on peut le mettre en parallèle avec le langage, comme le fait Éric Fassin. Dans le langage le genre est conventionnel, « la chaise n'est pas plus femelle que le fauteuil n'est mâle ». « L'arbitraire du signe dont parle Saussure c'est aussi l'arbitraire social du genre ⁷. » S'il y a des hommes et des femmes c'est qu'ils sont désignés comme tels dans le langage. La notion d'homme et de femme n'existe en tant que telle que dans le langage. Lacan le précise en disant que l'homme et la femme ce ne sont que des signifiants. En d'autres termes, c'est une façon d'expliquer le fait que le genre ne découle pas du sexe.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan représente la différence homme/femme non pas comme une différence biologique mais comme une opposition binaire entre deux signifiants. Les hommes, les femmes, c'est l'idée que l'on s'en fait dans le discours. Mais il y a un monde entre l'idée que l'on se fait de la sexualité et ce que l'inconscient révèle. Il faut revenir à Freud pour nous rappeler que « le fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique ⁸ ».

Lacan souligne que l'on aimerait bien se fier à une évidence : le petit garçon et la petite fille, ce n'est pas pareil. Mais on ne peut pas s'arrêter à une telle évidence dès qu'il est question de la sexualité dans les rapports de l'homme et de la femme. Pour la psychanalyse, ce qui fait l'identité du sujet ce n'est ni qu'il soit homme ou femme, ni son état civil, l'identité du sujet c'est son symptôme, c'est ce qui le représente le mieux, c'est ce qu'il a de plus singulier.

Pour la psychanalyse il s'agit de s'intéresser au questionnement singulier de chaque sujet

Comme le fait remarquer Martine Menès dans le numéro 18 de la *Revue du Champ lacanien*, « [...] le genre dérange. Il désigne un malaise, celui

d'une dissymétrie entre les sexes qui rend leur complémentarité impossible⁹. » Mais cet impossible, Lacan l'a démontré par un raisonnement logique, il existe de toutes façons dans le rapport entre les sexes indépendamment de la question du genre.

Le point de vue de Freud est que dans l'inconscient il n'y a qu'un seul sexe représenté par l'organe mâle. Cela rejoint la représentation que les Anciens avaient de l'anatomie. « Chez les deux sexes se sont formés des organes servant exclusivement aux fonctions sexuelles ; ils se sont vraisemblablement développés à partir de la même disposition, selon deux structurations différentes¹⁰ », déclare Freud dans sa conférence « La féminité ». Quand Freud s'intéresse à la vie sexuelle chez l'enfant, il prend toujours comme exemple le petit garçon, comme le souligne sa célèbre expression « la petite fille est un petit homme¹¹ ». Il dit aussi : « Il n'y a qu'une seule libido qui est mise au service de la fonction sexuelle masculine aussi bien que féminine. Nous ne pouvons pas lui donner à elle-même de sexe¹². »

Si les études de genre ne sont pas en contradiction avec la pensée de Freud, la psychanalyse se différencie malgré tout de ces études dans la mesure où elle n'a pas la même visée. Il ne s'agit pas seulement pour la psychanalyse de libérer socialement le sujet d'une aliénation à la norme. Il s'agit de s'intéresser au questionnement singulier de chaque sujet sur la façon dont il est concerné par sa sexualité. C'est une démarche qui tient compte d'un mode de jouissance propre à chacun et de son rapport à l'autre sexe.

Le genre du sujet se dessine à partir d'une histoire qui porte l'empreinte de son histoire singulière, la façon dont il a été désiré, rappelle Clotilde Leguil dans son livre *L'Être et le Genre*.

Édouard Louis raconte qu'avant sa naissance sa mère avait fait une fausse couche et qu'il était le premier enfant de son père, pour qui avoir un enfant était une priorité (sa mère avait eu deux enfants d'une précédente relation). Sa mère raconte : « Il voulait vraiment un gosse, c'est un homme et tu sais les hommes avec leur fierté... Il voulait une petite fille mais on t'a eu toi, il voulait l'appeler Laurence, j'avais râlé, je ne veux plus de fille, plus de pisseuse, et donc je t'ai eu toi vu qu'on avait perdu l'autre. Ton père il l'a mal pris d'avoir perdu le premier gosse, il a mis du temps à s'en remettre¹³. » Dans l'histoire familiale qui précède la naissance d'Eddy il y a cette double déception du père : d'avoir perdu un enfant et de ne pas avoir eu la fille qu'il désirait.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* Lacan précise que, dans son approche, la psychanalyse met en avant la radicale

singularité avec laquelle chaque sujet construit son rapport au sexe à partir de l'énigme qu'il représente pour lui ¹⁴.

Le sexe fait énigme mais aussi traumatisme pour le sujet. Édouard Louis raconte qu'un jour un groupe d'enfants lui propose de regarder un film pornographique : « J'ai dit que je devais partir et que je ne voulais pas assister à ce jeu, trop troublé. Je n'ai pas dit que j'étais troublé, j'ai tenté de le cacher, de prendre un air serein. En rentrant chez moi je pleurais, déchiré entre le désir qu'avaient fait naître en moi les garçons et le dégoût de moi-même, de mon corps désirant ¹⁵. » Jusque-là, par son allure, par ses gestes, par sa voix, ce sont les autres qui lui faisaient remarquer son homosexualité qui provoquait un rejet de leur part. À la suite de cet épisode, avec des garçons un peu plus âgés que lui, il éprouve dans son corps quelque chose contre quoi il ne peut pas lutter alors qu'il croyait pouvoir contrôler ses gestes très féminins et sa voix trop aiguë.

Qu'est-ce qu'être un homme ou une femme ?

Revenons à la notion de genre. Elle a été introduite en France par Simone de Beauvoir dans son livre *Le Deuxième Sexe*, écrit en 1949. Devenir femme pour Simone de Beauvoir n'est pas un processus subjectif, c'est une assignation culturelle.

Lacan conteste l'affirmation de Simone de Beauvoir selon laquelle on ne naît pas femme, on le devient, et il critique la notion de deuxième sexe. Dans son texte « L'étourdit », il développe l'idée qu'il n'y a qu'une seule libido masculine, en ce sens il est d'accord avec Freud. Pour Freud comme pour Lacan, dans l'inconscient la différence sexuelle s'introduit à partir de l'organe phallique. La position féminine est « jusqu'à un certain point inassimilable » pour Lacan.

À la question de ce qu'est être une femme, il n'y a pour Lacan aucune réponse toute faite. Il dit dans le *Séminaire III* : « Devenir une femme et s'interroger sur ce qu'est une femme sont deux choses radicalement différentes. Je dirais même plus – c'est parce qu'on ne le devient pas qu'on s'interroge, et jusqu'à un certain point s'interroger, c'est le contraire de devenir [...] Sa position [de femme] est essentiellement problématique et jusqu'à un certain point *inassimilable* ¹⁶. »

Pour la psychanalyse, être un homme ou être une femme n'est ni lié à la biologie, ni lié à une question de norme ou de genre, c'est un choix du sujet dans sa position par rapport à l'autre sexe qui dans tous les cas se traduit par un malaise, une dissymétrie entre les sexes, la position féminine ou masculine n'étant pas liée à une détermination anatomique mais à un

mode de jouissance. On le verra plus tard, Lacan différencie ce qu'il nomme jouissance masculine et jouissance féminine indépendamment du sexe anatomique. De ce fait il ne serait pas exclu que deux personnes du même sexe, qui auraient des modes de jouissance différents, puissent avoir une relation de type hétérosexuel.

À partir des années 1970, Lacan définit comme impossible le rapport entre les sexes. Cet impossible du rapport sexuel est la conséquence de l'incompatibilité des jouissances qui dans un couple exclut la possibilité de faire Un, la possibilité d'une parfaite complémentarité. Par cette approche Lacan situe la différence des sexes au niveau du choix de chacun de se reconnaître par rapport à l'un ou l'autre de ces modes de jouissance qu'il définit comme masculine et féminine.

En ce qui concerne les deux sexes le phallus est en jeu dans la jouissance, mais pour le côté masculin il y a un mode de jouissance universel que Lacan explique en termes de logique. La jouissance masculine est décrite par Lacan comme toute phallique. Pour le côté féminin cet universel n'existe pas. Lacan définit la jouissance féminine comme n'étant pas toute soumise à la fonction phallique. Il en résulte que la jouissance féminine se dédouble en une jouissance phallique et une jouissance autre, supplémentaire, qui reste énigmatique et dont il est impossible de parler.

Le pas important fait par Lacan dans le séminaire *Encore* a été non seulement de faire cette distinction des jouissances entre les deux sexes, par les formules de la sexualité, mais d'inscrire aussi sur un tableau la manière dont chacun des sexes entre en relation avec l'autre sexe en fonction de son mode de jouissance. Ainsi, dans le rapport entre les deux sexes chacun n'est en relation qu'avec une partie du corps de l'autre et il n'y a pas de symétrie ni de complémentarité, deux corps ne peuvent jamais faire Un. Cette disharmonie entre les sexes conduit à beaucoup de malentendus.

La diversité des genres

Si on regarde dans la littérature, que ce soit en référence à l'histoire, à la psychanalyse, à l'anthropologie avec l'observation de civilisations qui n'ont pas été influencées par la culture judéo-chrétienne, il n'y a aucune règle, aucune évidence en ce qui concerne les identités sexuelles, ce qui remet en question tous les préjugés que l'on pourrait avoir. Notre clinique ainsi que les récits autobiographiques témoignent de la diversité des genres.

Quels que soient les impératifs de l'environnement social ou les caractéristiques anatomiques, il y a chez chaque sujet une conviction profonde d'appartenir à l'un ou l'autre genre, même si cela ne correspond pas à son sexe.

Édouard Louis en témoigne à sa façon. À propos de son père il dit : « Au village il n'importait pas seulement d'avoir été un dur mais aussi de savoir faire de ses garçons des durs ¹⁷. » Et pourtant, malgré ces exigences sociales, le jeune Eddy ne contrôle pas ce que ses parents appellent ses « manières ». Il écrit : « J'étais dominé, assujéti par ces manières et je ne choisisais pas cette voix aiguë. Je ne choisisais ni ma démarche, les balancements de hanches de droite à gauche quand je me déplaçais, prononcés, trop prononcés, ni les cris stridents qui s'échappaient de mon corps, que je ne pouvais pas mais qui s'échappaient littéralement de ma gorge quand j'étais surpris, ravi ou effrayé ¹⁸. » Il aimait d'autre part essayer des vêtements féminins qu'il trouvait dans le placard de sa sœur. « J'y dérobaï les vêtements de ma sœur que je mettais pour défilier, essayant tout ce qu'il était possible d'essayer : les jupes courtes, longues, à pois ou à rayures, les tee-shirts cintrés, décolletés, usés, troués, les brassières en dentelle ou rembourrées ¹⁹. »

Ce témoignage nous laisse penser qu'il n'y a pas de déterminisme du sexe anatomique. Pour certains sujets la subjectivation de leur identité sexuelle ne correspond pas à leur sexe biologique. Freud en son temps avait repéré que pour chaque sujet on pouvait parler de bisexualité. Dans sa conférence « La féminité », Freud évoque ce que la science a constaté en ce qui concerne les appareils génitaux : « Elle [la science] attire votre attention sur le fait que les parties de l'appareil génital masculin se trouvent dans le corps de la femme, bien qu'à l'état atrophié, et *vice versa*. Elle voit dans cette occurrence l'idée d'une double sexualité, d'une *bisexualité*, comme si l'individu n'était pas homme ou femme, mais chaque fois les deux, seulement plus l'un que l'autre. [...] ce qui fait la masculinité ou la féminité est un caractère inconnu que l'anatomie ne peut saisir ²⁰. »

J'ai pris jusqu'à présent uniquement l'exemple d'Édouard Louis pour illustrer mes propos parce que c'est un témoignage très riche et bien écrit sur le rapport de ce jeune homme à sa sexualité. Mais j'aurais pu prendre d'autres exemples et je vais dire quelques mots sur Guillaume Gallienne, qui se déclare bisexuel. Guillaume Gallienne a été élevé dans un tout autre milieu social qu'Édouard Louis. Il est le troisième enfant d'une famille très bourgeoise de quatre garçons. Par ses manières féminines et son goût pour se déguiser en femme, il se distingue des autres garçons et vit mal cette différence. « Je me prenais pour une fille » dit-il. Dans le film *Les Garçons et Guillaume à table*, il raconte sa propre histoire. Comme Édouard Louis, il ne correspond pas aux critères de masculinité exigés dans sa famille. De même que le père d'Eddy, la mère de Guillaume aurait préféré avoir une fille.

Pour l'un comme pour l'autre, le théâtre aura été un moyen de ne pas se laisser enfermer dans l'impasse sociale dans laquelle leur différence sexuelle risquait de les conduire. Dès leur enfance ils avaient souffert, chacun dans un environnement social très différent, de l'homophobie.

Par la représentation de la différence des sexes dans l'histoire des civilisations, par les observations de Freud et de Lacan sur la façon dont s'inscrit le rapport à la sexualité dans l'inconscient, par les témoignages dont nous disposons dans la littérature, par ce qu'on entend dans notre clinique, on s'explique mieux le fait que sexe anatomique et genre ne sont pas toujours en adéquation et que certaines personnes sont mal à l'aise dans le genre associé à leur sexe anatomique.

Dans le séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Lacan se réfère aux études de Robert Stoller, un psychiatre psychanalyste américain, connu pour les études sur l'identité sexuelle qu'il a menées dans les années 1960 et pour son livre *Sexe and Gender*. Stoller fut un des premiers à avoir fait des études sur le transsexualisme, ses observations sont donc très précieuses pour Lacan, qui par ailleurs critique certaines de ses interprétations cliniques. À propos de son livre, il dit : « Vous y apprendrez le caractère complètement inopérant de l'appareil didactique avec lequel l'auteur de ce livre traite ces questions, ce qui fait qu'il rencontre pour expliquer ses cas les plus grandes difficultés, qui surgissent directement devant lui. Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par l'auteur. Faute de tout repère, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas ²¹. »

Même s'ils restent marginaux, il y a depuis les années 1970 plus de témoignages et de recul sur les cas de transsexualisme. Il y a certes des cas de psychose parmi les transsexuels, mais on ne peut pas les généraliser comme semble le faire Lacan. Dans un reportage « Devenir il ou elle » diffusé sur France 5, on constate qu'il existe chez certains sujets un besoin très profond de changer de sexe, une certitude qui, me semble-t-il, n'est pas du même ordre qu'une certitude psychotique. On voit dans ce reportage comment de jeunes enfants expriment ce besoin de changer de sexe, ne se sentent pas à l'aise avec leur sexe anatomique. Ils sont filmés sur une longue période, ce qui permet de montrer leur évolution et la façon dont ils sont accompagnés dans leur demande par leurs parents et le milieu médical.

Retour à l'anthropologie et conclusion

Si dans nos sociétés les mentalités évoluent progressivement sur la question du genre qui ne se limite plus à une répartition binaire homme/femme,

l'étude d'autres cultures montre que ces problématiques traversent la plupart des sociétés.

Des chercheurs se sont intéressés aux pratiques sexuelles chez les Indiens d'Amérique où il était communément admis que l'on puisse célébrer des mariages homosexuels et que le genre ne se limite pas à l'opposition binaire homme/femme. Il y avait dans ces tribus le genre féminin, le genre masculin, et ceux que l'on désignait comme « deux-esprits », à la fois féminins et masculins, indépendamment de leur sexe biologique.

D'après l'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, ces tribus indiennes acceptaient que certains membres de leur communauté, qui ne se sentaient ni homme ni femme, puissent choisir une voie différente. Elles avaient l'idée qu'être moitié homme, moitié femme permettait une meilleure compréhension de la dimension sacrée du monde. Leur esprit ou leur caractère moral étant davantage pris en considération que leur identité sexuelle, ils occupaient souvent la fonction de chaman. Ils ont été nommés « berdaches » par les premiers colons. Mais, à partir des années 1870, les fonctionnaires du gouvernement américain ont exercé des pressions sur ces tribus « afin, dit l'anthropologue, que soient bannis tous les comportements jugés immoraux et licencieux ²² ».

Dans une autre étude, qui cette fois concerne les Inuits, Bernard Saladin d'Anglure constate que la division sexuelle subsiste, elle reste la norme. Mais il existe une catégorie qui se situe hiérarchiquement au-dessus des autres et qui est incarnée par des personnes qui sont dans une position tierce. Il déclare dans un entretien à la revue *Regards* : « Je sors de mon approche binaire des rapports sociaux de genre pour comprendre qu'il faut ajouter un axe à mon schéma sur le monde inuit, et cet axe est le troisième sexe social ou, pour emprunter un américanisme, le troisième genre. »

Dans ces deux exemples il est remarquable de constater que les personnes inscrites dans ce troisième genre ont un statut social plus élevé que les autres au sein de leur tribu.

Les mouvements *queer* se sont emparés de certains éléments de ces études. En se référant à la multiplicité des genres dans ces sociétés ils prétendent, par leur action, raviver une liberté sexuelle. Bernard Saladin d'Anglure a un regard très critique sur ces mouvements et précise que leur action n'a rien à voir avec le fonctionnement de ces sociétés, qui sont extrêmement organisées et normées.

Dans nos sociétés occidentales les comportements évoluent en matière d'identité sexuelle. Ce qui était perçu comme marginal il n'y a pas encore si longtemps entre dans le discours social en y étant parfaitement admis, ce

qui a pour effet de déplacer la référence à la norme. Comme le souligne l'anthropologue Maurice Godelier, « dans toutes les sociétés, la sexualité est mise au service du fonctionnement de multiples réalités, économiques, politiques, religieuses, qui n'ont rien à voir avec les sexes et les représentations sexuées ²³. »

Pour conclure, je dirai que la psychanalyse a à faire avec ce que la société accepte ou rejette en matière de sexualité. En se plaçant sur un autre registre que le registre social, politique ou médical, elle peut accueillir autrement l'expression du malaise produit par la façon dont la société traite ces questions. Ce malaise, la psychanalyse l'interroge au cas par cas en se référant à l'énigme qu'il représente pour chaque sujet.

Mots-clés : genre, inconscient, psychanalyse, sexe, société.

* ↑ Collèges de clinique psychanalytique, « Clinique différentielle des sexes », conférence donnée le 18 novembre 2017 à Reims.

1. ↑ É. Fassin, *Homme, femme, quelle différence ?*, Paris, éd. Salvator, 2011, p. 19.
2. ↑ T. Laqueur, *La Fabrique du sexe*, Paris, Folio Essais, 2013, p. 66.
3. ↑ *Ibid.*, p. 70.
4. ↑ *Ibid.*, p. 37.
5. ↑ *Ibid.*, p. 113.
6. ↑ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Point Seuil, 2014, p. 182.
7. ↑ É. Fassin, *Homme, femme, quelle différence ?*, *op. cit.*, p. 25.
8. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 180.
9. ↑ M. Menès, « De quoi le genre est-il le malaise ? », *Revue du Champ lacanien*, n° 18, novembre 2016, p. 118.
10. ↑ S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio Essais, p. 152.
11. ↑ *Ibid.*, p. 158.
12. ↑ *Ibid.*, p. 175-176.
13. ↑ É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, *op. cit.*, p. 70.

14. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 58.
15. [↑](#) É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op. cit., p. 139.
16. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 200.
17. [↑](#) É. Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, op. cit., p. 24.
18. [↑](#) *Ibid.*, p. 26.
19. [↑](#) *Ibid.*, p. 36.
20. [↑](#) S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 153.
21. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, op. cit., p. 31.
22. [↑](#) B. Saladin d'Anglure, dans G. Havard et F. Laugrand (sous la dir. de), *Éros et tabous. Sexualité et genre chez les Amérindiens et les Inuit*, Septentrion, 2014, p. 231.
23. [↑](#) M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Flammarion, 2010, p. 430.